

Études littéraires africaines

KONÉ, Amadou, *Les coupeurs de têtes*, Roman, Céda / Sépia, Abidjan, Paris, 1997, 191 pages

Madeleine Borgomano



Numéro 7, 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1042113ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1042113ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Borgomano, M. (1999). Compte rendu de [KONÉ, Amadou, *Les coupeurs de têtes*, Roman, Céda / Sépia, Abidjan, Paris, 1997, 191 pages]. *Études littéraires africaines*, (7), 59–60. <https://doi.org/10.7202/1042113ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 1999

Cet article est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

l'une affirme que "la femme est un tout, elle n'a qu'à croire. Point final", l'autre est convaincue qu'il ne faut pas se mettre à dos "les maris, que la seule idée d'indépendance concernant leurs femmes horripilait." (p.106). Fatou est extrêmement prudente et s'autocensure même. Elle ne parle pas de liberté de la femme, mais de "mieux-être". Et ce mieux-être est marqué dans l'évolution même du personnage. Contrairement aux personnages féminins de Beyala qui volent le plus souvent bien bas, celle de Keita est l'exemple d'une femme à l'avenir prometteur, "une fierté en marche". *Rebelle* est le récit d'une femme en devenir.

Dans une langue impeccable et d'une sobriété toute classique, usant d'un style clair sans recherche particulière, Fatou Keita montre, à travers le périple de son héroïne, que, bien que les pays soient différents, la femme reste la femme sous tous les cieux. Elle est toujours en situation.

Rebelle est l'expression profonde d'une sensibilité féminine sincère.

■ Rodolphine WAMBA

Université de Dschang (Cameroun)

CÔTE-D'IVOIRE

■ KONÉ, AMADOU, *LES COUPEURS DE TÊTES*, ROMAN, CÉDA / SÉPIA, ABIDJAN, PARIS, 1997, 191 PAGES.

Après un long silence de plus de dix ans, Amadou Koné revient à la littérature avec ce bref roman. Malgré cette interruption, le ton général, toujours très critique, n'a guère changé depuis *Sous le pouvoir des Blakoros*, dont les deux tomes, *Traites* et *Courses*, datent de 1980 et 1982. La capitale africaine se nomme toujours Blakorodougou, mais la situation a empiré et le ton est devenu beaucoup plus amer, en accord avec l'afro-pessimisme ambiant.

Le roman est écrit à la première personne et donc fortement centré sur le narrateur-personnage surnommé "l'Homme né avant son père" parce qu'il porte le nom de son grand-père. Ce "nom-devise" semble en faire un vieillard avant l'heure, un être totalement déphasé, inadapté et inadaptable. Le roman raconte un très sombre "retour au pays natal". Le narrateur revient de France où il a vécu quinze années de misère en faisant de vagues études d'architecture inabouties. La femme qui lui avait été envoyée par sa famille s'est prostituée pour lui, puis suicidée. Nous sommes en plein mélodrame.

Mais la situation empire encore quand cet "homme sans qualités", victime d'une migraine permanente et d'un incessant besoin de dormir, se retrouve, sans vraiment savoir pourquoi, au pays. Il a répondu à l'invitation de son ami d'enfance, Kloh Issiaka, surnommé "l'Homme qui s'entertera lui-même après sa mort", qu'il découvre au fond d'un bureau minable du Ministère de la Construction et de l'Urbanisme. Leurs retrouvailles sont de courte durée. La mort annoncée se produit dans des conditions étranges. Dès lors, l'Homme-né-avant-son-père se lance dans une

enquête dangereuse qui le met sur la piste de multiples malversations immobilières embrouillées.

Le pays qu'il redécouvre sans le reconnaître est transformé en un immense lupanar. Le lieu où il débarque est un misérable hôtel de passe, "le Septième ciel", que le patron décrit comme "l'Enfer du plaisir", mais qui communique directement avec "Le Jardin des délices", où l'on rencontre la plupart des "gens qui font tourner ce monde". La première femme qui l'aborde et lui offre son aide, Gloria, est une prostituée, comme le seront toutes les autres. Le pays tout entier est la proie des mythes et des fantasmes. Le plus violent et le plus angoissant est la "psychose des coupeurs de tête". Ils donnent au roman son titre saisissant et sa première phrase qui installe une atmosphère sinistre de peur : "À l'époque, la psychose des coupeurs de têtes avait saisi et étreignait la ville transie dans le froid et la poussière de l'harmattan".

Ces "chasseurs de têtes" redoutés accueillent le revenant dès son arrivée au pays. Toute la ville ne parle que d'eux. Sont-ils réductibles à une des ces "rumeurs" sans fondement, véhiculées par "radio-trottoir", alimentées par les désordres de la "transition démocratique" ou fomentées par des fauteurs de troubles ? S'agit-il seulement d'une métaphore dont le roman exploite toutes les ressources, depuis les maux de tête permanents du narrateur jusqu'à ces "hommes sans têtes" qui le poursuivent dans ses rêves, figures de tous les trafiquants et de leurs victimes qui n'ont pas de tête "parce qu'ils voient tout et qu'ils acceptent tout" ? Ou bien encore existe-t-il de véritables coupeurs de têtes, fournisseurs de sombres rituels magiques, qui menacent la ville ?

Le roman laisse le narrateur, et le lecteur, dans une incertitude angoissante, proche du fantastique. D'ailleurs la dernière phrase du roman laisse même supposer que celui qui parle est déjà mort : "Elle n'allait pas tarder à comprendre que, comme l'éléphant, j'étais revenu au pays pour mourir". Cependant, pour qui connaît un peu ce pays d'Afrique, jamais nommé, mais aisément reconnaissable (ne serait-ce que par la forêt du Banquo où culmine l'horreur quand un homme y découvre "une immense termitière recouverte de têtes humaines tressées en un long chapelet" (p. 178), ce fantastique ressemble fortement à la réalité.

Malheureusement, l'écriture d'Amadou Koné reste très classique et un peu trop démonstrative. Si le sujet et l'atmosphère du roman le situent dans l'actualité immédiate et si l'inquiétante étrangeté traduit bien le désarroi et le chaos de l'Afrique contemporaine, l'écriture n'a pas vraiment conquis son autonomie et se montre beaucoup trop sage pour ce monde en folie.